Dominique LORMIER

LA FRANCE S'EST FAITE À COUPS D'ÉPÉE

L'épopée des grandes batailles d'Hastings à la Libération (1066-1945)

ARMAND COLIN

Maquette de couverture : Raphaël Lefeuvre
Illustrations de couverture :
En haut : *Bataille de la guerre de Cent Ans* lors du règne de Charles V, miniature française, XV^e siècle. Illustration extraite des « Chroniques » de Jean Froissart
©Akg-images
En bas : *Un officier américain et un résistant français pendant un combat de rue à Nice en 1944*
©Gouvernement fédéral des États-Unis
Toutes les illustrations *in texte* sont issues de la collection privée de l'auteur
Cartographie : Philippe Paraire

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.
Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Armand Colin, 2015
Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris
ISBN 978-2-200-60060-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Introduction 7

La suprématie du royaume de France

Les batailles du Moyen Âge 9
La victoire éclair de Guillaume le Conquérant 9
La bataille d'Hastings, 1066
Le triomphe de Philippe Auguste 12
La bataille de Bouvines, 1214
Les chevaliers battus par les archers 14
Les batailles de Crécy, 1346, et de Poitiers, 1356
Le retour triomphal de la chevalerie française 17
Les batailles de Bertrand Du Guesclin, 1356-1380
Henri V d'Angleterre et son armée impitoyable 20
La bataille d'Azincourt, 1415
La volonté d'une femme au service de la France 23
Les batailles de Jeanne d'Arc, 1429-1430
La victoire française qui met fin à la guerre de Cent Ans 26
La bataille de Castillon, 1453

Carte 1. La France à la fin du Moyen Âge 29

La baïonnette française franchit l'Atlantique

Les batailles de l'Ancien Régime 31
Le triomphe de l'armée française face à l'hégémonie des Habsbourg 31
La guerre de Trente Ans, 1618-1648 et la bataille de Rocroi, 1643

L'invincible armée française 34
Les batailles de Louis XIV, 1667-1715
La suprématie des armées de Louis XV 35
La bataille de Fontenoy et autres victoires françaises, 1745-1747
Une succession de victoires et de revers français 38
Les batailles de la guerre de Sept Ans en Europe, 1756-1763
La fin d'un rêve français américain 40
Les batailles de la guerre franco-britannique au Canada, 1754-1760
La revanche de Louis XVI 41
La bataille de Yorktown, 1781
Carte 2. La France à la fin de l'Ancien Régime 44
Carte 3. L'empire colonial français 45

LA PATRIE EN DANGER A SON SAUVEUR, UN CERTAIN GÉNÉRAL BONAPARTE

Les batailles de la Révolution et de l'Empire 47
La patrie en danger 47
La bataille de Valmy, 1792
La victoire en chantant 51
La bataille de Jemmapes, 1792
L'ascension d'un jeune général 52
Les batailles de la campagne de 1793
L'incroyable succès des troupes françaises 54
Les batailles de la campagne de 1794-1795
L'épopée d'une armée tricolore 55
Les batailles de la campagne d'Italie, 1796-1797
Le rêve africain des pyramides 57
Les batailles de l'expédition d'Égypte, 1798-1802
Nouvelles victoires en Italie et en Allemagne 60
Les batailles de la campagne contre l'Autriche, 1800-1801
Napoléon taille en pièces les Autrichiens et les Russes 62
Les batailles d'Ulm et d'Austerlitz, 1805
Carte 4. La bataille d'Austerlitz 64
La Prusse humiliée 66
Les batailles de Iéna et d'Auerstaedt, 1806

La Russie vaincue 68
Les batailles d'Eylau et de Friedland, 1807
La puissance de la cavalerie française 70
La bataille de Wagram, 1809
Un si terrible hiver 72
Les batailles de la campagne de Russie, 1812
Face à une coalition toujours plus puissante 74
Les batailles de la campagne de 1813
D'incroyables victoires sans lendemain 77
Les batailles de la campagne de France de 1814
La fin d'une épopée impériale 80
Les trois batailles des Cent Jours de Napoléon, 1815

Carte 5. La France sous la Révolution et l'Empire 84

Les armées de Napoléon III

Les batailles du Second Empire 85
Retrouver la gloire militaire 85
Les batailles de la guerre de Crimée, 1854-1855
Soutenir l'unité italienne 87
Les batailles de la campagne d'Italie, 1859
Contrebalancer l'hégémonie américaine 90
Les batailles de la campagne du Mexique, 1862-1867
Le triomphe de la puissance allemande 92
Les batailles de la guerre franco-allemande, 1870-1871

Carte 6. La France en 1871 et les batailles du Second Empire 97

La France dans la Première Guerre mondiale

Les batailles de 14-18 99
La patrie sauvée ! 99
La bataille de la Marne, 1914
Le sacrifice de l'infanterie française 108
La bataille de Champagne, 1915
Courage on les aura ! 117
La bataille de Verdun, 1916
La solidarité franco-britannique 129
La bataille de la Somme 1916

De Nivelle à Pétain 139
Les batailles du Chemin-des-Dames et de la Malmaison, 1917
La défaite définitive de l'Allemagne 148
La bataille de la Marne, 1918
Carte 7. La Grande Guerre de 1914-1918 155

UN PAYS OUTRAGÉ, BRISÉ, MARTYRISÉ MAIS LIBÉRÉ
Les batailles de 39-45 157
La première grande bataille de chars 157
La bataille d'Hannut-Gembloux, 1940
Le Verdun de 1940 175
La bataille de Stonne
Les panzers décimés 191
La bataille d'Amiens, 1940
Combats acrobatiques sur les sommets 208
La bataille des Alpes, 1940
La geste gaullienne 228
La bataille de Bir Hakeim, 1942
La revanche française de 1940 254
La bataille de la campagne d'Italie 1943-1944
De Lattre et ses preux 276
Les batailles de la campagne de Provence et de la vallée du Rhône, 1944
La neige, le froid et la gloire 287
Les batailles de la campagne des Vosges et de l'Alsace, 1944-1945
L'armée française dans le camp des vainqueurs 295
Les batailles de la campagne de l'Allemagne du Sud, 1945
Carte 8. L'attaque éclair de 1940 et l'invasion de la France 306
La libération de la France et la victoire de 1945 306
Conclusion 307
Notes 311
Sources principales 315
Du même auteur 317

INTRODUCTION

Cet ouvrage présente les grandes batailles ayant marqué l'histoire de France du Moyen Âge à la fin de la Seconde Guerre mondiale de 1066 à 1945. On découvre comment ce pays a dû lutter durant des siècles pour asseoir sa puissance, défendre son indépendance et sa liberté dans une Europe en proie à des conflits successifs.

Le royaume de France parvient peu à peu à s'affermir comme la puissance principale en Occident, grâce à une armée de plus en plus performante, bénéficiant en plus d'une démographie sans cesse en augmentation jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle. L'armée royale s'adapte aux nouvelles conditions de la guerre, malgré des revers importants, notamment durant la guerre Cent Ans, pour finalement triompher de ses ennemis. La persévérance porte ses fruits dans les épreuves les plus rudes.

Les batailles du Moyen Âge au XIX^e^ siècle ne durent généralement qu'une journée, alors que celles des deux conflits mondiaux du XX^e^ siècle peuvent s'éterniser durant des semaines, voire des mois. Les forces armées engagées sont alors nettement plus importantes, de même que la puissance de feu devient sans équivalent dans l'histoire.

Le courage des soldats français – de la chevalerie du Moyen Âge, en passant par les mousquetaires du roi, les grognards de

Napoléon, les poilus de la Grande Guerre, les combattants de la France libre et de l'armée d'Afrique – est entré dans la légende.

Des idées reçues sont bousculées par la réalité des faits sur le terrain. La guerre de Cent Ans est plus marquée par des succès français que par des défaites. La guerre de 1870-1871 et la campagne de mai-juin 1940 ne sont pas des promenades militaires pour les troupes allemandes : la résistance des soldats français est souvent acharnée.

À la pointe de la modernité, l'armée française a souvent triomphé sur les champs de bataille, comme nous allons le voir…

La suprématie du royaume de France

Les batailles du Moyen Âge

Le Moyen Âge est marqué par la montée en puissance du royaume de France, qui ne cesse d'affermir sa volonté d'unification dans une Europe divisée par les luttes féodales et régionales. La chevalerie triomphe durant des siècles, puis décline peu à peu avec l'apparition de nouvelles armes, notamment l'artillerie. Les archers et les arbalétriers connaissent également leurs périodes de gloire. La bataille frontale laisse parfois place à la guérilla, sous la houlette de chefs de guerre hors pair, comme le célèbre Bertrand Du Guesclin. La ruse et l'habileté tactique ont parfois raison de forces plus puissantes. La protection du combattant prend une place importante avec les casques, les cottes de maille et les armures, devant un armement de plus en plus meurtrier, de l'épée à la bombarde, sans oublier le redoutable arc gallois, tirant six à seize flèches à la minute.

La victoire éclair de Guillaume le Conquérant

La bataille d'Hastings, 1066

La bataille d'Hastings s'inscrit dans la crise de succession du trône d'Angleterre, suite à la mort du roi Édouard le Confesseur en janvier 1066. Ce dernier ne laisse en effet aucun héritier véritable. Son successeur, Harold Gowinson, désigné par une poignée de seigneurs, est le plus riche baron du royaume. Il doit faire face à

plusieurs rivaux, qui prétendent également diriger le pays. Le plus grand danger vient de Guillaume le Conquérant, dont le duché de Normandie est l'un des plus puissants du royaume de France au XI^e siècle.

La bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066, au sud de l'Angleterre, représente le grand événement militaire de l'époque. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, prépare longuement son expédition avec une remarquable prévoyance. Il réunit une flotte de 700 navires. Son armée se compose de tous les contingents féodaux de son duché, ainsi que de ceux de plusieurs fiefs français et bretons, des Pays Rhénans, de la Pouille et de l'Espagne. En huit mois, cette armée forte de 15 000 hommes dont 3 000 cavaliers, est bien encadrée et armée, instruite et disciplinée.

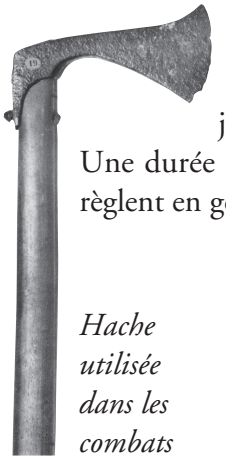
Casque percé d'une lance

Guillaume met la voile de Saint-Valéry-sur-Somme et débarque aisément en Angleterre du Sud, à Pevensey, le 28 septembre 1066. Son adversaire, le roi anglo-saxon Harold Godwinson, l'attend sur un terrain élevé et bien choisi, à 8 kilomètres au nord d'Hastings, avec une armée de 7 500 guerriers anglo-saxons déterminés et vigoureux, formant une masse compacte de gens de pied armés principalement de la grande hache danoise à deux mains. Ils alignent peu d'archers, la cavalerie est absente. De son côté, Guillaume le Conquérant engage pour livrer cette bataille 5 000 fantassins ou archers et 2 000 cavaliers, soit un total de 7 000 combattants.

L'armée normande, rattachée au royaume de France, s'avance en trois corps. Chaque corps présente trois lignes : la première

Cuirasse

d'archers, la seconde d'infanterie bien armée et articulée à la manière des légions romaines, la troisième formée de cavaliers. Les archers des deux camps engagent la bataille. À cette action succède une charge de la cavalerie normande qui ne peut ébranler la masse anglo-saxonne. Guillaume ordonne à une partie de sa troupe de feindre une retraite, tandis qu'il prépare sa cavalerie à attaquer l'ennemi en plein mouvement à découvert. C'est alors la mêlée durant laquelle l'épée normande perce de sa pointe le guerrier anglo-saxon forcé de se découvrir pour manier sa lourde hache. Le roi Harold Godwinson, d'abord blessé par une flèche, périt finalement sous les coups d'épée des chevaliers normands.



Hache utilisée dans les combats

Les pertes des guerriers anglo-saxons auraient été cinq fois plus importantes que celles des Normands. La bataille d'Hastings dure toute une journée, de 9 h du matin à la tombée de la nuit. Une durée exceptionnelle pour l'époque où les combats se règlent en général en deux heures.

Victorieuse à Hastings, l'armée normande progresse jusqu'à Londres en novembre. Début décembre, la ville capitule. Guillaume le Conquérant est couronné roi d'Angleterre le 25 décembre 1066 en l'abbaye de Westminster. La volonté de puissance d'un seul homme, porté par une armée puissante et bien entraînée, peut avoir raison de tous les obstacles. Tout comme Hastings, la bataille de Bouvines témoigne également de la suprématie d'un chef décidé contre une force coalisée.

Le triomphe de Philippe Auguste

La bataille de Bouvines, 1214

En 1214, le royaume de France est menacé par le roi d'Angleterre, Jean sans Terre, qui parvient à monter, contre le roi de France Philippe Auguste, une puissante coalition avec Renaud de Danmartin comte de Boulogne, Guillaume Ier comte de Hollande, Ferrand comte de Flandre, Henri Ier duc de Brabant, Thiébaud Ier duc de Lorraine, Henri III duc de Limbourg et surtout l'empereur romain germanique Otton IV. Les coalisés envisagent d'envahir la totalité du royaume de France, après avoir écrasé en une bataille décisive l'armée de Philippe Auguste.

Chevalier français au XIIIe siècle

Cette bataille a lieu le dimanche 27 juillet 1214, près de Lille. Elle oppose les troupes royales françaises de Philippe Auguste, renforcées par les milices communales, à une coalition anglo-germano-flamande menée par l'empereur allemand Otton IV. Environ 7 000 combattants français, dont 1 500 chevaliers, affrontent 9 000 adversaires.

Les chevaliers français d'Eudes de Bourgogne chargent l'aile gauche de l'armée d'Otton IV, qu'ils parviennent à mettre en fuite. Au

Casque de chevalier français au XIIIe siècle

centre, l'infanterie de l'empereur met en danger le dispositif de Philippe Auguste. L'intervention des chevaliers français renverse la situation. La charge des troupes françaises (fantassins et cavaliers) au centre et aux deux ailes sème la panique dans les rangs adverses. Otton manque de se faire occire par les chevaliers français. Il ne doit son salut qu'à sa fuite du champ de bataille. Les soldats anglais s'enfuient également. Matthieu de Montmorency s'empare de douze bannières ennemies. La victoire de Philippe Auguste est totale, ses pertes humaines sont minimes et une bonne partie des seigneurs coalisés se trouvent entre ses mains : 900 combattants français sont hors de combat contre 6 000 dans les rangs adverses.

La chevalerie française est alors au sommet de sa puissance. La tactique du champ de bataille repose soit sur l'attaque frontale brutale et puissante, soit sur une action d'aile, rapide et discrète. Dans la défensive, il convient d'éviter la rupture par l'adoption d'un dispositif sur plusieurs lignes, et le débordement par le déploiement sur un front égal à celui de l'adversaire.

Le chevalier demeure le maître du champ de bataille : armé de la lance et de l'épée, protégé par un heaume (casque en métal couvrant le visage, le crâne et la nuque), un bouclier et une cotte de maille (vêtement formé d'anneaux de métal).

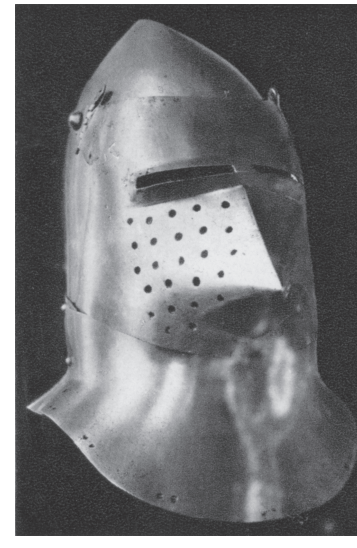
Les prétentions anglaises sur le royaume de France ne sont pas éteintes pour autant. La couronne anglaise attend une meilleure occasion pour s'emparer des vastes territoires français, dont notamment l'Aquitaine. La guerre de Cent Ans qui va suivre n'est que le prolongement des luttes territoriales qui opposent déjà depuis plusieurs siècles les deux royaumes.

Les chevaliers battus par les archers

Les batailles de Crécy, 1346, et de Poitiers, 1356

En 1328, Philippe de Valois, neveu du roi Philippe le Bel par son père, monte sur le trône de France, sous le nom de Philippe VI. Édouard III, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère, règne en Angleterre depuis l'année précédente. Supportant de moins en moins la puissance affichée par le royaume de France, il se proclame roi de France le 21 août 1337. La lutte tragique entre la France et l'Angleterre commence. Elle va durer plus de cent ans (1337-1456), marquée par de longues périodes de trêves, de revers et de victoires. Dans un premier temps, l'armée anglaise entend écraser son adversaire lors d'une bataille qui se veut décisive.

Non loin d'Abbeville sur la Somme, la bataille de Crécy, le 26 août 1346, oppose 50 000 combattants français à 20 000 Britanniques. L'armée anglaise présente une première ligne (fantassins et archers) parfaitement positionnée derrière des rangées de pieux où doivent s'empaler les chevaliers français. Sur une seconde ligne, les chevaliers anglais sont prêts à contre-attaquer si besoin. L'armée française est organisée en trois lignes. Au-devant on trouve les arbalétriers génois, ainsi que de deux lignes de chevaliers. Le reste est composé de troupes à pied qui occupent l'arrière et les côtés.



Heaume de chevalier français au XIVe siècle

Le roi de France Philippe VI envoie ses arbalétriers génois entamer le combat, mais leurs armes ont souffert de la pluie : les cordes sont humides et perdent de leur puissance, alors que la corde rustique en chanvre,

celle des longs arcs traditionnels gallois, gagne en dureté lorsqu'elle est mouillée. Les Génois ne tirent qu'à une cadence de 2 à 4 flèches à la minute, tandis que les Gallois tirent chacun 6 à 16 flèches dans le même temps. Ces derniers, au nombre de 6 000, expédient donc 36 000 à 96 000 flèches à la minute ! Décimés, les arbalétriers génois doivent se replier. Croyant à une trahison, Philippe VI ordonne à ses chevaliers de tuer les fuyards. Dans leur enthousiasme dément, ceux-ci bousculent et massacrent leurs alliés génois puis se ruent comme des démons sur les lignes anglaises. La suite n'est qu'une succession de charges inutiles et meurtrières, sans cohérence ni commandement d'ensemble. Les chevaliers français effectuent sans succès une quinzaine de charges, brisées par les archers gallois.

Cependant, un assaut français plus organisé, mené par le duc d'Alençon, frère de Philippe VI, atteint la première ligne d'archers gallois qui au corps-à-corps, face à des chevaliers au grand galop, ne peut résister. Les chevaliers français en rage commencent un terrible massacre, tandis que les archers, horrifiés par le carnage, reculent en désordre. L'infanterie britannique serre alors les rangs. Après avoir traversé la ligne d'archers, l'attaque du duc d'Alençon se heurte aux fantassins et aux chevaliers anglais. Cernés de toutes parts, épuisés par le poids de leur armure, déshydratés par la chaleur, les chevaliers français subissent de lourdes pertes car leurs chevaux sont finalement abattus par les archers. Parmi les morts français se trouve le fougueux duc d'Alençon tué sous son cheval. Les actes héroïques se succèdent, dont celui de Jean de Luxembourg qui, bien qu'aveugle, charge à cheval la masse britannique.

La victoire anglaise est totale : 1 542 chevaliers français et 2 300 arbalétriers génois sont tués contre 300 morts dans les rangs britanniques.

Les Anglais victorieux s'emparent par la suite de Calais en août 1347. Crécy est un coup de tonnerre dans un ciel serein. Dans toute l'Europe, la nouvelle se répand : la chevalerie la plus

puissante d'Occident s'est fait anéantir par des archers et de la « piétaille ». Crécy semble marquer en apparence la fin de la chevalerie en tant qu'ordre militaire d'élite. La bataille de Poitiers qui va suivre ne fait que confirmer pour un temps la suprématie de l'archer sur le chevalier.

La bataille de Poitiers d'après une gravure du XIVe siècle

Le 19 septembre 1356, à Nouaillé-Maupertuis à 8 kilomètres au sud de Poitiers, se déroule une nouvelle bataille entre les Français et les Anglais. Une fois de plus, les 15 000 cavaliers français chargent les 7 000 combattants britanniques, dont les redoutables archers gallois. La bataille ressemble à s'y méprendre à celle de Crécy, où 2 500 Français sont tués contre des pertes limitées dans les rangs britanniques, estimées à 500 morts. Le roi de France, Jean II le Bon, luttant avec courage au milieu de ses hommes, est capturé par le prince Noir. Le combat s'est déroulé sur un terrain accidenté et

coupé de haies, favorable à la défense. En 1360, le traité de Brétigny rend la liberté au roi Jean le Bon contre une importante rançon.

Cependant, la chevalerie française n'a pas dit son dernier mot. Il lui manque un chef de guerre véritable, capable de rassembler et de commander, pour qu'elle retrouve sa puissance incontestée d'antan. Ce chef va finalement s'affirmer en la personne de Bertrand Du Guesclin.

Le retour triomphal de la chevalerie française

Les batailles de Bertrand Du Guesclin, 1356-1380

Né en 1320 au château de la Motte-Broons, près de Dinan, au sein d'une famille de la noblesse bretonne, Bertrand Du Guesclin devient un chef de guerre remarquable par son sens tactique, redouté des Anglais. En 1337, lors d'un tournoi sur la place des Lices à Rennes, où il a l'interdiction de participer du fait de son jeune âge (15 ans), il défait, masqué, tous ses adversaires, avant de refuser de combattre son père, en inclinant sa lance par respect au moment de la joute, à la grande surprise de l'assemblée. Lors du siège de Rennes (1356-1357), il ravitaille la ville et effectue plusieurs coups de main contre les Anglais. En 1359, il défend Dinan avec succès, assiégée par les troupes anglaises.

Admirable chevalier et grand capitaine, à la fois prudent, avisé et audacieux, Du Guesclin mène une véritable guérilla contre l'occupant anglais. Frappant là où on ne l'attend pas, il intervient avec une rapidité et une soudaineté remarquables, marchant de nuit, par tous les temps et dans tous les terrains, avec sa petite armée de quelques centaines ou milliers d'hommes, les seules qu'il aime à commander. Il sait ce qu'il peut exiger de ses hommes ; vivant au milieu d'eux, s'en occupant avec sollicitude, il est, malgré la dureté

de son commandement, adoré d'eux, et il peut tout leur demander. Dans le combat, nul n'égale son ardeur, son intrépidité, son endurance, sa force physique.

Le Gisant de Bertrand Du Guesclin

Fait lieutenant en 1360, puis capitaine en 1364, il accumule les succès militaires en s'emparant de plusieurs villes occupées par les Anglais. Durant la seule année 1364, il capture Mantes le 7 avril, Meulan le 13 avril, puis Vernon, Vetheuil et Rosny-sur-Seine les jours suivants. Le 16 mai, il remporte la victoire de Cocherel. En 1365, il délivre le royaume de France des grandes compagnies, amas de soldats indisciplinés qui ravagent les provinces. Il les persuade de participer à la première guerre civile de Castille aux côtés d'Henri de Trastamare, favorable à la France, qui dispute le trône de Castille à Pierre le Cruel, allié des Anglais. Il s'y couvre de gloire en poussant jusqu'à Tolède, Séville et Cordoue en 1366. Fait connétable de France par le roi Charles V en octobre 1370, il bat les troupes anglaises à la bataille de Pontvallain le 4 décembre 1370. Poursuivant les Anglais, il les défait devant Bressuire le 8 décembre et fait tomber Saumur le 15. En avril 1371, il met le siège devant Bécherel et prend Conches en février 1372. En juin-juillet 1372, ses troupes prennent Montmorillon, Chauvigny, Lussac, Moncontour, Saint-Sevère. En mars 1373, il remporte la bataille de Chizé. En avril, Du Guesclin prend Niort, Lusignan, La Roche-sur-Yon, Cognac, Mortemer. Après le débarquement

anglais à Saint-Malo, il se dirige sur la Bretagne. En juin, il assiège Brest tenue par les Anglais et attaque Jersey en juillet.

D'août à septembre 1374, Du Guesclin et le duc d'Anjou lancent une offensive en Guyenne et prennent Penne-d'Agenais, Saint-Sever, Lourdes, Mauléon, Condom, Moissac, Sainte-Foy-la-Grande, Castillon, Langon, Saint-Macaire, Sainte-Bazeille, La Réole.

D'avril à juin 1378, Du Guesclin et ses troupes libèrent la Normandie en s'emparant de Bernay, Carentan, Valognes, Avranches, Remerville, Beaumont, Breteuil, Saint-Lô, Évreux, Pacy-sur-Eure, Gavray, Nogent-le-Roi, Anet, Mortain et Pont-Audemer.

Cotte de mailles et heaume de Bertrand Du Guesclin

En l'espace de quelques années, il a ainsi libéré la Normandie, une partie de la Guyenne, la Saintonge et le Poitou de la présence anglaise. Sa troupe, mobile et souple, avec un noyau d'élite breton bien soudé, anticipe les actions commandos du XX^e^ siècle en frappant vite, à l'improviste, en restant insaisissable, en entretenant l'insécurité chez l'ennemi et en le décourageant petit à petit. Cette guérilla est la mieux adaptée aux circonstances, puisqu'il s'agit de reprendre des châteaux dispersés, qui commandent routes et carrefours.

En 1378, Du Guesclin participe à la campagne contre la Bretagne. En 1380, il lutte en Auvergne et au sud du Massif Central, met le siège devant Châteauneuf-de-Randon. Après plusieurs assauts terribles, la forteresse promet de se rendre, si elle n'est pas secourue dans les quinze jours. Mais Du Guesclin meurt dans cet intervalle, le 13 juillet 1380, sans doute pour avoir trop bu d'eau glacée après avoir combattu en plein soleil. Le gouverneur

de Châteauneuf-de-Randon vient, la trêve expirée, déposer les clés sur son cercueil. Son corps est déposé à la basilique de Saint-Denis.

Cette période glorieuse de la chevalerie française qui, grâce à Bertrand Du Guesclin, a su s'adapter à une guerre nouvelle, ne dure pas. La mort du chef glorieux entraîne un brusque retour en arrière, où la guérilla mobile est oubliée. On retombe dans les mêmes erreurs tactiques que Crécy et Poitiers, dont Azincourt est le symbole par excellence.

Henri V d'Angleterre et son armée impitoyable

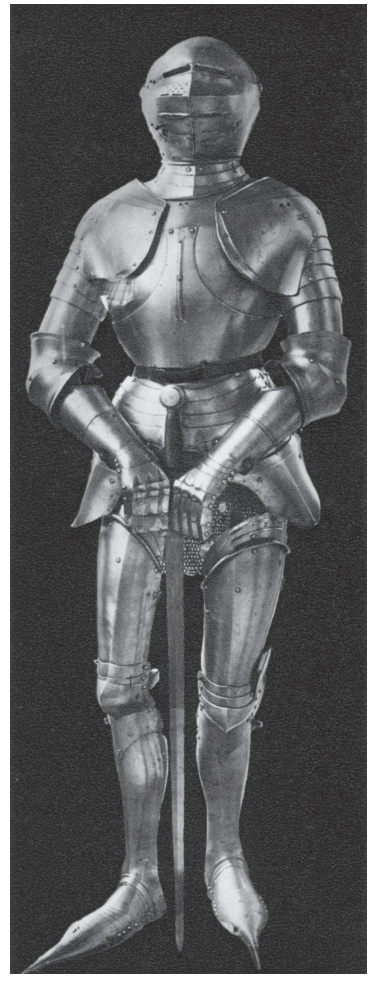
La bataille d'Azincourt, 1415

De nouveaux, les éternelles rivalités territoriales et dynastiques opposent l'Angleterre à la France. Profitant de la guerre qui oppose les Bourguignons au royaume de France, Henri V d'Angleterre débarque en France pour y asseoir son autorité. Il entend écraser la chevalerie française lors d'une bataille décisive.

La bataille d'Azincourt, en Artois, le 25 octobre 1415, oppose 13 500 combattants français, principalement chevaliers et cavaliers, à 9 000 combattants britanniques (1 000 chevaliers, 6 000 archers et 2 000 fantassins). Le terrain et le temps sont des éléments déterminants de l'issue de l'affrontement. Une lourde pluie tombe toute la nuit sur les deux armées peu abritées. Le champ de bataille, tout en longueur, est fortement détrempé, particulièrement côté français, placé dans le bas de la colline où coule un ruisseau devenu torrent durant la nuit. Le terrain boueux désavantage l'armée française composée de nombreux chevaliers en armures.

Le corps de bataille britannique s'organise sur quatre rangs, avec les archers et les fantassins en avant, protégés par des rangés

de pieux, tandis que la cavalerie se trouve en arrière pour contre-attaquer. Les Français sont groupés sur trois lignes et en masse, avec une avant-garde de 3 000 chevaliers. Le corps de bataille principal, 150 mètres derrière l'avant-garde, est fort de 4 000 hommes en armure ayant mis pied à terre. L'arrière-garde se compose de 4 100 combattants de petite noblesse et de simples soldats. Le commandement français refuse la présence de 4 000 arbalétriers génois car il estime son armée assez nombreuse. Sur les flancs, deux contingents de cavalerie lourde, soit 2 400 cavaliers français, doivent briser les rangs d'archers britanniques et faciliter l'attaque du corps de bataille principal.



Armure de chevalier français à Azincourt

Henri V d'Angleterre fait avancer ses hommes de 600 mètres vers les lignes françaises d'une part pour les provoquer et les faire attaquer, d'autre part afin d'occuper la partie la plus étroite de la plaine, entre deux forêts. En se plaçant aussi près, il met les Français à portée de flèches des arcs gallois. Les archers s'abritent derrière des pieux qu'ils ont taillés et plantés dans le sol le soir, la veille de la bataille, et décochent une première volée.

Oubliant les leçons des défaites de Crécy, de Poitiers et le génie tactique de Bertrand Du Guesclin, 900 chevaliers français, issus des deux ailes, chargent à cheval les rangs adverses. Le premier obstacle est le terrain détrempé par la pluie, le second obstacle

se trouve dans les archers anglais et leurs redoutables capacités. Criblés de flèches, les chevaliers français et les montures n'atteignent même pas les rangs ennemis. Les rares qui y parviennent sont empalés sur les pieux des archers. Les chevaux cherchent à s'enfuir et se heurtent à l'avant-garde française à pied qui, devant ce massacre, décide d'attaquer. Les archers anglais déversent leurs flèches et en noircissent le ciel.

Sous le poids de leurs armures, les chevaliers et les écuyers français s'enfoncent profondément dans la boue à chaque pas. Ils atteignent cependant les lignes anglaises et engagent le combat contre les archers et fantassins britanniques. La lutte est intense. L'armée anglaise doit reculer et le roi Henri V est menacé d'être tué. Il est rapidement dégagé par sa garde rapprochée. Piégés dans un entonnoir, les Français, embourbés et contraints de se protéger avec les boucliers, sont incapables de lever leurs armes dans cette mêlée trop serrée. Les Anglais en profitent pour pénétrer les rangs français. Les archers délaissent leurs arcs pour des armes de corps-à-corps (épées, haches, maillets, masses d'arme) et entrent dans la mêlée. L'avant-garde française est taillée en pièces en une demi-heure. Les survivants battent en retraite mais se heurtent à la seconde ligne française qui entre également dans la mêlée, ce qui engendre une extrême confusion. Les cadavres des chevaux et des hommes empêchent toute progression et tout assaut. La troisième ligne française attaque à son tour et se brise sur les empilements de cadavres et les combattants anglais.

La défaite française est totale. Revenant le lendemain matin sur le champ de bataille, Henry V fait supprimer les blessés français qui ont survécu. L'armée française déplore 6 000 morts et 2 200 prisonniers contre 600 morts dans les rangs britanniques.

Cette bataille fait éclater le royaume de France au bénéfice des Anglais et des Bourguignons qui s'adjugent de vastes territoires. Elle souligne la médiocrité du commandement français qui n'a pas su tirer les leçons du passé et surtout prendre en considération les

avantages tactiques prônés par Bertrand Du Guesclin : la mobilité, la vitesse et la surprise. À Azincourt, la chevalerie française ne réunit aucune des trois et se fait bêtement tailler en pièces. Un nouveau chef, en l'occurrence une femme, va redorer les blasons des armées royales, insuffler un nouvel élan et offrir de nouvelles victoires, en tenant compte des acquis tactiques du passé, tout en innovant dans certains domaines.

La volonté d'une femme au service de la France

Les batailles de Jeanne d'Arc, 1429-1430

En 1428, les Anglais occupent la moitié nord du royaume de France, tandis que le dauphin Charles conserve le sud qui lui reste fidèle. La Loire fait la frontière entre les deux. Le siège d'Orléans est un épisode majeur de la guerre de Cent Ans. Les Anglais sont près de prendre cette ville, verrou sur la Loire, protégeant le sud de la France, mais la cité est sauvée par Jeanne d'Arc, qui renverse le cours de la guerre.

Née le 6 janvier 1412 à Domrémy, en Lorraine, Jeanne d'Arc porte une particule qui n'indique en rien des origines nobles, une particule pouvant être portée tant par des roturiers que par des nobles. Jacques d'Arc, son père, simple laboureur, a émigré d'Arc-en-Barrois, en Champagne, pour s'installer à Domrémy, où il a fondé un foyer avec Isabelle Romée. À 13 ans, Jeanne affirme avoir entendu les voix célestes des saintes Catherine et Marguerite et de l'archange saint Michel lui demandant d'être pieuse, de libérer le royaume de France de l'envahisseur et de conduire le dauphin sur le trône. À 16 ans, elle se met en route pour rencontrer le dauphin au trône de France, Charles. Portant des habits masculins, elle traverse la Bourgogne, alliée aux Anglais, et se rend à Chinon, où elle est finalement autorisée à voir le dauphin Charles, grâce à une lettre de recommandation de Robert de Baudricourt, capitaine

de Vaucouleurs. Elle annonce alors au dauphin sa mission salvatrice. Après l'avoir fait interroger par les autorités ecclésiastiques à Poitiers, et après avoir engagé une enquête à Domrémy, Charles donne son accord pour envoyer Jeanne à Orléans, alors assiégée par les Anglais.

Attaque d'un château par Jeanne d'Arc d'après une gravure du XV^e^ siècle

On l'équipe d'une armure et d'une bannière blanche frappée de la fleur de lys ; elle y inscrit *Jésus Maria*, qui est la devise des ordres mendiants (franciscains et dominicains). Le dauphin donne à Jeanne d'Arc et ses lieutenants le commandement d'une armée de 4 000 hommes, tandis que Jean Dunois assure le commandement de la défense de la ville. Le 8 mai 1429, les Anglais, qui font le siège d'Orléans depuis le 12 octobre 1428, battent en retraite. La levée du siège résulte d'une série de coups de mains tactiques parfaitement exécutés par les troupes de Jeanne d'Arc et de Jean Dunois. Les 6 400 soldats français ont finalement raison des 7 000 soldats anglais. On déplore 2 000 morts dans les rangs français et 5 000 tués chez les Britanniques. Après cette éclatante

victoire, de nombreux volontaires viennent gonfler les rangs de l'armée française qui remonte la vallée de la Loire et marche sur Reims pour couronner Charles VII.

L'armée conduite par Jeanne d'Arc et ses lieutenants remporte une suite incroyable de succès militaires lors de la campagne de la vallée de la Loire. La bataille de Jargeau, le 12 juin 1429, opposant 3 000 Français à 5 000 Anglais, se termine à l'avantage des troupes de Jeanne d'Arc.

La bataille de Meung-sur-Loire, le 15 juin 1429, où 6 000 soldats de Jeanne d'Arc et du duc Jean II d'Alençon combattent un nombre équivalent de soldats anglais, se conclut par une nouvelle victoire française : après avoir capturé la ville et le château, les Français organisent l'assaut frontal face au pont qui est conquis après une journée de combat. Les Anglais sont désormais contraints de mener une guerre défensive. La bataille de Beaugency, les 16 et 17 juin, permet aux troupes françaises de s'emparer d'un pont stratégique sur la Loire et du château des environs.

Le 18 juin 1429, la bataille de Patay, oppose 5 000 soldats anglais à l'avant-garde française de 1 500 cavaliers et piquiers, menée par les capitaines La Hire, Ambroise de Loré et Jean Poton de Xaintrailles. Les Français attaquent les archers anglais par les flancs qui ne sont pas protégés par des pieux par manque de temps. Ceux-ci se débandent rapidement. Tandis que l'élite des archers anglais est taillée en pièces par les piquiers français, les chevaliers anglais fuient la charge de cavalerie française. Pour la première fois, la tactique française de la charge de cavalerie lourde l'emporte, avec des résultats inattendus : 2 500 morts dans les rangs anglais contre seulement une centaine chez les Français. C'est la revanche française de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Ultime haut fait de la reconquête française du Val-de-Loire, la bataille de Patay décapite pour longtemps l'armée anglaise, qui y perd ses meilleurs officiers et l'élite de ses archers.

Les soldats français peuvent escorter Charles VII vers Reims sans avoir à combattre et le faire couronner le 17 juillet 1429, dans

la cathédrale par l'archevêque Renault de Chartres, en la présence de Jeanne d'Arc.

Le retentissement de ce sacre est considérable. Dans la foulée Jeanne d'Arc tente de convaincre le roi de reprendre Paris aux Bourguignons, alliés des Anglais, mais il hésite. Jeanne d'Arc s'y présente seule, à la tête d'une troupe affaiblie, et échoue. Le roi finit par interdire tout nouvel assaut. Jeanne d'Arc conduit désormais sa propre troupe. Le 4 novembre 1429, elle s'empare de Saint-Pierre-le-Moûtier. Le 23 novembre, elle met le siège devant Charité-sur-Loire, puis regagne Jargeau suite à l'échec du siège. Elle est alors conviée par le roi de France à rester dans le château de la Trémouille-sur-Loire. Elle s'échappe rapidement de sa prison dorée, pour répondre à l'appel à l'aide de la ville de Compiègne, assiégée par les Bourguignons. Finalement, elle est capturée par les Bourguignons le 23 mai 1430. Elle tente de s'échapper par deux fois, mais échoue. Elle est rachetée par les Anglais pour 10 000 livres et confiée à Pierre Cauchon, évêque de Beauvais et allié des Anglais. Après un simulacre de procès, elle est brûlée vive sur la place du Vieux-Marché de Rouen, le 30 mai 1431, à l'âge de 19 ans. Béatifiée en 1909, canonisée en 1920 par l'église catholique, Jeanne d'Arc est proclamée patronne de la France en 1922.

La victoire française qui met fin à la guerre de Cent Ans

La bataille de Castillon, 1453

À la suite de la reconquête de la Normandie, lors de la campagne de 1450, l'armée française dirige ses efforts vers l'unique région encore aux mains des Anglais, à savoir la Guyenne, qui est finalement presque entièrement reconquise.
Henri VI, roi d'Angleterre, charge le seigneur de guerre John Talbot de reprendre cette région. Après une rapide campagne, Bordeaux est de nouveau aux mains des Anglais le 23 octobre 1452. La situation anglaise demeure cependant très fragile du fait